



HAL
open science

Ésaü

Véronique Léonard-Roques

► **To cite this version:**

Véronique Léonard-Roques. Ésaü. Sylvie Parizet. La Bible dans les littératures du monde, 1, Editions du Cerf, pp.763, 2016, 978-2-204-11388-5. hal-04800787

HAL Id: hal-04800787

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04800787v1>

Submitted on 24 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ésaü

Étude de l'épisode biblique

Ésaü, frère de Jacob, est le premier-né des fils jumeaux d'Isaac et Rébecca. Ce personnage appartient au cycle de Jacob (Gn 25-36), récit dont l'intrigue fonctionne de manière autonome, mais se trouve aussi reliée au cycle d'Abraham-Isaac par des fils narratifs (généalogie des patriarches) ainsi que par des questions théologiques (thèmes de la promesse et de la bénédiction divines). Manifestant l'agencement de traditions anciennes et post-exiliques, l'histoire des deux frères prend place dans la légende des patriarches, deuxième section de la Genèse qui, à partir du chapitre 12, raconte les débuts d'Israël. L'ancrage historique à l'œuvre ici est pourtant incertain, les patriarches étant des figures emblématiques, fondatrices de l'identité du peuple juif, dans lesquelles les générations successives sont appelées à se retrouver.

La rivalité fraternelle (Genèse 25-36)

Ésaü, encore appelé Édom, est l'ancêtre éponyme des Édomites, peuple d'origine sémite installé au sud de la mer Morte. Jacob se trouve à l'origine des douze tribus d'Israël. L'histoire des deux frères expose et légitime cette différenciation, leur rivalité visant à expliquer la proche parenté et l'hostilité récurrente entre Israélites et Édomites, peuples de « frères ennemis ». Mais Ésaü et Jacob constituent également des figures symboliques renvoyant à la dualité intérieure de l'homme.

Le chapitre 25 s'arrête d'abord sur les circonstances de la grossesse de Rébecca. Telle Sarah, l'épouse stérile d'Isaac conçoit grâce à l'intervention d'Iahvé. Sentant une lutte en son sein, elle consulte la divinité qui lui révèle que ses fils donneront naissance à deux nations, mais que l'une sera « plus forte » que l'autre et que « l'aîné servira le cadet » (Gn 25,23). On retrouve ici un schème qui traverse la Genèse, celui de la prédilection pour le cadet considéré socialement comme le plus faible (cf. Abel, Isaac, Joseph ou Éphraïm).

Sorti le premier du sein maternel, Ésaü est roux et velu, caractéristiques qui annoncent sa qualité d'ancêtre des Édomites. En effet, le second nom qui lui est donné en Gn 25,30 signifie « rouge ». La toison du personnage peut renvoyer au caractère « velu » et « hirsute », c'est-à-dire « boisé », de la région d'Édom, laquelle comprend les monts du Séir. Selon une

étymologie populaire qui joue hardiment sur le mot « talon » (*âqéb*, paronyme de *aqob*), le jumeau paru en seconde position est appelé Jacob car à sa naissance « sa main tenait le talon d'Ésaü » (Gn 25,26). Programmatique, cette volonté de supplantation annonce la captation du droit d'aînesse et de la bénédiction paternelle.

Sur le modèle de la différenciation d'activités de Caïn et d'Abel établie en Genèse 4, la narration précise ensuite la condition agricole embrassée par Ésaü et insiste sur sa pratique de la chasse. Jacob de son côté devient pasteur. Cette dernière vocation a son importance. Elle contribue à expliquer l'élection du personnage, Israël valorisant constamment une condition pastorale jugée propice au spirituel. Sur le plan historique, la situation de berger sédentaire implique aussi des conditions de vie civilisées et l'insertion dans une collectivité aux règles morales strictes, caractéristiques étrangères au mode d'existence du chasseur (G. von Rad, *La Genèse*, Labor et Fides, 1968, p.270).

Le chapitre 25 se referme sur la scène de la captation du droit d'aînesse (*bekôrâh*). Épuisé par les travaux des champs, affamé, Ésaü accepte de vendre contre un plat de lentilles les privilèges de la primogéniture. Jacob a indéniablement profité de la situation de faiblesse de son jumeau et manqué d'humanité sinon de fraternité. Il est aussi celui qui voit loin face à un frère tendu vers la satisfaction de désirs plus immédiats. Mais l'épisode est surtout destiné à montrer que le mépris d'un droit considéré comme sacré – le privilège de l'intercession divine, le sacerdoce familial – doit trouver une sanction. De plus, il permet de justifier la position de vassalité des Édomites par rapport aux Israélites, du règne de David à celui de Joram (2 Rs 8,20-22). Le mariage d'Ésaü relaté ensuite contribue encore à la dévalorisation du personnage. A la différence de son père qui avait pris femme parmi ses compatriotes et respecté la volonté d'Abraham, le personnage épouse deux Hittites qui « furent une cause d'amertume pour Isaac et Rébecca » (Gn 26,35). Par leur idolâtrie, ces étrangères constituent un danger potentiel. Jacob prendra plus tard un nouvel avantage sur son frère en s'unissant à une fiancée du pays d'origine des patriarches. Dans la Bible, la femme légitime partage la même foi.

Le chapitre 27 relate la captation de la bénédiction d'Ésaü par Jacob, à l'initiative de Rébecca dont les préférences vont à son fils cadet. Isaac, devenu aveugle, croit bénir Ésaü et lui transmettre les promesses d'alliance faites à la lignée d'Abraham. Mais il est trompé par la peau des chevreaux dont Jacob, sur les conseils de sa mère, s'est revêtu. Il est trop tard lorsque la supercherie est découverte. Alors que son frère s'est vu octroyer la domination sur les autres peuples, à Ésaü échoit une servitude toutefois temporaire. L'élection divine ne concerne donc pas celui qui, d'un point de vue humain ou selon les normes sociales, devrait

en être le bénéficiaire. Elle va au contraire au rusé, au tortueux, à l'imposteur (le nom « Jacob » est construit sur le radical *aqb* qui signifie tromper). C'est pourtant par les imperfections tout humaines du cadet et de sa mère que le plan divin s'accomplit.

Susceptibles de conduire au fratricide, l'amertume et la haine ressenties par le dépossédé conduisent Rébecca à éloigner Jacob, qui est envoyé en Mésopotamie auprès de son oncle maternel pour qu'il s'y marie. Ésaü, prenant conscience que les femmes étrangères déplaisent à ses parents, épouse des Ismaélites et retrouve sa place dans la seconde lignée issue d'Abraham (Gn 28,8-10). La réconciliation des deux frères intervient lorsque Jacob, après vingt ans passés à Harran, revient à Canaan. Alors qu'Ésaü, suivi de quatre cents hommes, marche à sa rencontre, Jacob, toujours avisé, lui adresse des troupeaux en guise de présents. La mystérieuse lutte au bord du Yabboq, dont Jacob sort vainqueur en recevant le nom d'Israël, vaut pour seconde naissance (Gn 32,29-31). Devenu le troisième des patriarches, le personnage peut reconnaître l'antériorité d'Ésaü et se soumettre à lui. Pardonnant à Jacob, son jumeau se retire au pays de Séir (Gn 33,16). Cette migration permet d'éviter un nouvel antagonisme entre deux frères « aux biens trop considérables pour qu'ils pussent habiter ensemble » (Gn 36,7).

Le portrait que la Genèse donne d'Ésaü paraît équivoque. La séquence de la captation du droit d'aînesse puis celle de la bénédiction patriarcale ne sont pas sans constituer une « caricature cruelle du frère mal dégrossi » (von Rad, *op. cit.*, p.281) dont la grossièreté physique (toison velue) et comportementale (engloutissement des lentilles) est mise en relief. Aux limites du grotesque, un tel traitement permet la dévaluation d'Édom, « le voisin barbare du sud et de l'est du désert » (*ibid.*, p.269). L'histoire des frères se termine pourtant par un anoblissement d'Ésaü lors des retrouvailles finales, valorisation qui n'est sans doute pas étrangère à la « correspondance mystérieuse entre cette rencontre et la rencontre nocturne de Jacob avec Dieu » (*ibid.*, p.334).

Mentions bibliques postérieures, littérature exégétique, textes apocryphes

En se référant aux fils d'Isaac et Rébecca, les exégèses rabbiniques puis chrétiennes, les écrits intertestamentaires et les apocryphes s'inscrivent dans le prolongement des derniers livres de l'AT et en poursuivent la finalité. Dédouanant Jacob pour justifier la préférence divine manifestée à son égard, ils noircissent Ésaü tant dans ses « œuvres » (Livre des Antiquités bibliques, XXXII,5) que dans sa « foi » (Luther, *Commentaire de l'Épître aux Galates*, I, Labor et Fides, 1969, p.244). Ce faisant, ils occultent les ambiguïtés et la

complexité à l'œuvre dans la Genèse. Les visions apocalyptiques du Livre d'Hénoch présentent ainsi Ésaü sous la forme allégorique d'un « sanglier noir » tandis que son frère prend celle d'un « mouton blanc » (LXXXIX,12).

Chez les prophètes tardifs, la dévalorisation d'Ésaü correspond à la condamnation des Édomites. Le livre d'Abdias prend la forme d'un oracle énoncé à l'encontre d'Édom, accusé de s'être tenu à l'écart lorsque Jérusalem sombra sous les coups de Nabuchodonosor. L'imprécation touche l'ancêtre éponyme : « A cause de ta violence contre ton frère, Jacob, / la honte te couvrira / et tu seras retranché à jamais » (Ab 1,10). Par la voix de Malachie, un oracle d'Iahvé prophétise la différence de sort réservée aux deux peuples : « or j'aime Jacob et je hais Ésaü : / j'ai livré ses montagnes à la désolation / et son héritage aux chacals du désert » (Ml 1,3-4). La réprobation dans laquelle est tenu Ésaü dépasse même la stricte stigmatisation des Édomites. À travers son petit-fils Amaleq, elle embrasse les Amalécites, ces pillards du désert, tout comme les Romains considérés comme des fils spirituels d'Ésaü (Genèse Rabba LXV,19).

Dans le cadre de cette entreprise de dévaluation, Ésaü est d'abord desservi par son physique. Sa « chair d'un rouge vif » et son « pelage velu » sont pour Philon le « symbole d'un sauvage qui, dans ses mœurs, se déchaîne de colère » (*Quaestiones et solutiones in Genesim*, VI,160). Son poil roux témoignerait de ses instincts meurtriers (Genèse Rabba, 687) et son emblème serait le bouc, « animal violent et fort chevelu », autre sens du mot « Séir » (J. Eisenberg et A. Abécassis, *Jacob, Rachel, Léa, et les autres...*, Albin Michel, 1981, p.350). Ésaü est aussi placé du côté du matériel. Selon le Midrash, tel Caïn, il aurait choisi le monde terrestre dans le partage auquel son frère et lui se seraient livrés. Pour exprimer la vénalité du personnage, la tradition rabbinique précise qu'Ésaü a exigé une forte somme d'or contre la vente de son droit d'aînesse (R. Graves et R. Patai, *Les Mythes hébreux*, Fayard, 1987, p. 197). Les Actes de Thomas condamnent l'« intempérance » (chap. 84) qui a conduit à une telle situation. Reprochant à Ésaü d'avoir sacrifié l'héritage spirituel (le droit d'aînesse) à la satisfaction d'un besoin physique (la faim), l'Épître aux Hébreux qualifie le personnage de « prostitué » ou de « profanateur » (He 12,16). Augustin parle à son sujet de « convoitise », d'« avidité excessive » (*Cité de Dieu*, XVI, 37).

Face à un frère considéré comme un paragon de piété et fréquentant les synagogues, Ésaü, qui préfère la vie sauvage à l'étude (Jubilés, XIX,13-15), est traditionnellement présenté en impié. Il se détourne de la Loi et du Dieu d'Abraham pour fréquenter les sanctuaires cananéens et adorer des idoles (Genèse Rabba, LXIII,6). Ainsi s'explique son mariage avec des étrangères caractérisées par leur « impureté » et leur « égarement » (Jubilés, XXX,14).

Alors que la Genèse peignait l'obéissance filiale d'Ésaü (dimension soulignée dans le Zohar), le Livre des Jubilés accuse le personnage d'avoir abandonné ses parents (XXIX,18 et XXXV,10). Le *Roman pseudo-clémentin* rapporte l'opposition de caractérisation entre « l'impie Ésaü et le pieux Jacob » à la « loi de syzygie » voulue par Dieu, laquelle organise toute chose par paire de contraires. Le rang de naissance d'Ésaü et Jacob, comme celui de Caïn et Abel ou d'Ismaël et Isaac, illustrerait qu'en matière de création humaine, ce qui vient en premier est inférieur à ce que vient en second (Homélie, II, XVI,2-6 ; Philon, *op. cit.*, VI,157).

Chez les juifs et les chrétiens, dans la littérature exégétique comme dans les textes apocryphes, « Ésaü le méchant » (Rachi), le débauché (Philon), devient donc une incarnation du mal et se fait criminel. Le Midrash insiste sur la violence du personnage, l'accusant d'avoir commis avant l'âge de vingt ans « meurtre, viol, vol et sodomie » (Graves et Patai, *op. cit.*, p. 192). La tradition rabbinique affirme aussi qu'Ésaü, jaloux de la réputation de cet autre chasseur célèbre, a assassiné Nemrod (Targoum Pseudo-Jonathan Gn 25,27). Le Livre des Jubilés en fait un parjure, manquant au respect de la parole donnée de ne pas attaquer son frère (XXXVII,13). L'exégèse juive amplifie donc le désir de meurtre énoncé en Gn 27,41. Le Midrash suspecte ainsi Ésaü d'avoir voulu tuer son jumeau dans le sein maternel. Selon le Talmud, le personnage charge son fils Éliphas d'assassiner Jacob (traité Méguillah, 13b). Ésaü aurait vainement tenté de percer de ses dents la veine jugulaire de son frère au cours de leurs retrouvailles (Pirque Rabbi Eliézer, XXXVII). Cette malignité, le Midrash la rapporte à l'influence de Samaël, l'ange du mal. Atypique, la scène des Jubilés dans laquelle Jacob tue Ésaü s'explique par la volonté de faire triompher le bien dans la lutte qui l'oppose au mal absolu (XXXVIII,2). Comme le note J. L. Kugel (*The Bible as it was*, Harvard University Press, 1997, p.204-205), les associations établies entre chasseur, tueur et guerrier contribuent à noircir la figure d'Ésaü. L'habileté à la chasse énoncée en Gn 25,27 laisserait entendre le goût éprouvé pour la mise à mort des êtres vivants (Targoum Pseudo-Jonathan Gn 25,27) tandis que la prédiction d'Isaac selon laquelle son aîné aurait à vivre « selon son épée » (Gn 27,40) traduirait le naturel belliqueux de celui-ci (Philon, *op. cit.*, VI,235).

Plus ponctuellement enfin, dans la continuité d'une interprétation déjà avancée pour motiver la lutte de Caïn et Abel, la tradition juive imagine aussi une rivalité amoureuse portant sur les cousines des deux frères, Léa et Rachel. Le Talmud explique qu'en vertu de la coutume, Ésaü aurait dû épouser l'aînée des filles de Laban et Jacob la cadette (Traité Baba Bathna, 123a). Dans cette perspective, l'affrontement du Yabboq porterait sur l'amour de Rachel (Graves et Patai, *op. cit.*, p.229) et le mystérieux adversaire rencontré par Jacob ne

serait autre que son frère, comme peut le laisser entendre la comparaison établie par celui qui est devenu Israël entre la face d'Ésaü et celle de Dieu (Gn 33,10).

Pour le NT, l'histoire des deux frères exprime surtout la souveraine liberté des choix divins : « les enfants n'étaient pas nés encore, ils n'avaient rien fait de bien ni de mal, mais pour que demeure le dessein de Dieu de choisir / selon l'appel et non selon les œuvres il a été dit : l'aîné sera asservi au plus jeune / comme il est écrit : j'ai aimé Jacob et détesté Ésaü » (Rm 9,11-13). Le plan divin peut paraître obscur ou irrationnel et l'Alliance emprunter des voies en apparence tortueuses. La bénédiction involontairement octroyée à Jacob est alors considérée au regard de son efficacité. Elle est interprétée comme un acte de foi dans la marche vers le salut, comme le fruit d'une inspiration supérieure : « Par la foi aussi, Isaac bénit Jacob et Ésaü en vue de l'avenir » (He 11,20).

La lecture typologique de l'histoire d'Ésaü et Jacob conduit les Pères de l'Église à voir dans le conflit des frères une lutte se soldant par la victoire des chrétiens sur les juifs. Pour Augustin, Jacob « est le maître de son frère, parce que son peuple domine sur les juifs ». La bénédiction de Jacob lui apparaît dans ses termes mêmes comme une préfiguration de l'Église des Gentils, ouverte aux païens. « A l'insu » des juifs et « par leur bouche même », elle est donc « la prédication du Christ par toute la terre » (*Cité de Dieu*, XVI,37).

Ésaü en littérature

Fidélité au texte-source et aux relectures chrétiennes

Sur les degrés de l'amphithéâtre céleste que constitue le dixième et dernier ciel du *Paradis* de Dante (écrit en 1319-1320), Ésaü est moins bien placé que Jacob. En vertu du plan divin, cette hiérarchie se justifie « dès la semence » et trouve confirmation « dans le premier regard » porté vers Dieu à la naissance (VIII,129). La « haute lumière » traite donc les jumeaux proportionnellement au degré de grâce dont ils furent dotés, « selon la couleur de leurs cheveux » et « sans le secours de leurs œuvres » (XXXII,70-75). Dante se montre en partie fidèle à la lecture paulinienne, sans toutefois reprendre l'idée d'une détestation d'Ésaü (Rm 9,13) puisque le personnage figure parmi les bienheureux de l'Ancienne Loi.

Amplifiant en de longs dialogues les versets génésiaques, *Le Mystère du Vieil Testament* (15^e s.) développe une analyse psychologique approfondie des deux frères. Globalement fidèle au texte-source, il choisit pourtant de faire d'Isaac le responsable des

choix de vie de ses fils, le personnage destinant à la chasse l'aîné qui « sent un peu son lieu sauvage » (Firmin-Didot, 1879, p.121). Contrairement au traitement précédemment réservé à Caïn, la pièce ne noircit pas outre mesure Ésaü. Insistance est faite sur son aspect physique – Rébecca le trouve « velu comme une bête » (*ibid.*, p.130) et Jacob établit une relation entre rousseur et forfaiture –, sur son grand appétit aussi, mais Ésaü apparaît capable de remords et de générosité.

De la peinture de camps religieux opposés aux revendications socio-politiques

Dans *Ordo de Ysaak et Rebecca et filiis eorum* (12^e s.), Jacob représente l'orthodoxie chrétienne, face à Ésaü campé en juif pharisien. Les querelles religieuses qui déchirent le 16^e siècle favorisent la récupération du scénario biblique. Ésaü devient alors la cible des écrivains favorables à la Réforme. Le dramaturge N. Updall (*A new merry Comedia of Enterlude in treating upon the History of Jacob and Esau*, 1558) voit en Jacob un protestant intègre qui doit affronter le paganisme d'Ésaü. Achievés en 1598, publiés en 1616, *Les Tragiques* s'ouvrent sur le tableau d'une France déchirée par la guerre civile. Face à Jacob « qui a le droit et la juste querelle », figure allégorique du camp des réformés, Ésaü incarne cette fois le parti catholique. Oubliant que le Jacob biblique a trompeusement supplanté son jumeau pour n'en retenir que la dimension d'élus, Agrippa d'Aubigné fait d'Ésaü le représentant maudit de la force brutale, un « voleur acharné », un fanatique (Garnier-Flammarion, 1968, p.61-62).

La figure d'Ésaü peut aussi être mise au service de revendications socio-politiques. Tel est le cas dans *Die Zwillinge* [Les Jumeaux, 1776] de F. M. Klinger où Guelfo analyse la situation familiale dont il s'estime victime à l'aune de l'histoire biblique. Lui le revêche, le sauvage chasseur, considère que son hypocrite jumeau lui a tout volé : primogéniture, bénédiction, duché et fiancée. Incarnation combinée d'Ésaü et de Caïn, il tue Ferdinando parce que celui-ci refuse de lui céder droit d'aînesse et femme aimée. Mais ce drame souligne particulièrement les manquements d'un père qui a décidé que le plus fort de ses jumeaux en serait le cadet alors que nul n'a souvenir de leur rang de naissance. Par la peinture d'un fils assoiffé de justice et de reconnaissance, cette œuvre aux accents préromantiques met en cause l'autoritarisme des structures patriarcales ainsi que la hiérarchie convenue en faveur de l'aîné. Mais Klinger, ce représentant du mouvement du *Sturm und Drang*, n'est pas un révolutionnaire. Le dénouement de sa pièce consacre l'ordre en place : le père met à mort l'avatar d'Ésaü, prétendant ainsi le préserver de l'opprobre d'une exécution publique.

Justifier l'altérité, explorer l'étrangeté

Dans *Jaakobs Traum* [Le Songe de Jacob, 1918] de R. Beer-Hofmann et *Saint Jacob* (1954) de J. Cabriès, la peinture des épouses étrangères d'Ésaü permet de rehausser encore l'étrangeté d'un personnage traditionnellement présenté en figure d'altérité ou de sauvagerie et dont le traitement oscille entre tragique et comique.

Le drame de R. Beer-Hofmann, figure de proue du mouvement « Jeune Vienne », s'ouvre sur les angoisses de Basmath et Oholibamah attendant dans la nuit leur mari parti chasser pour son père, alors même que Jacob vient d'être béni. D'origine princière, les protagonistes refusent d'être humiliées par leur belle-mère qui critique l'impiété de leurs mœurs. L'entrée en scène d'Ésaü en fait un personnage furieux d'avoir été supplanté, se plaignant de l'injustice divine comme du manque d'amour de sa mère à son égard. Rébecca insiste pour sa part sur les penchants charnels qu'elle prête à son fils et l'assure qu'il demeure le bénéficiaire de l'héritage terrestre de ses parents. La violence d'Ésaü culmine lorsqu'il décide de pourchasser Jacob, entendant donner à ses chiens affamés les entrailles et le cœur de son rival. Mais lorsqu'à Bethel il rattrape son frère, le personnage est empêché de mettre à bien son projet en raison de l'aura qui entoure Jacob et en renforce l'élection. Dans une altération du scénario biblique, les jumeaux se réconcilient sans attendre. Si Ésaü apparaît comme le frère sacrifié, il est pourtant loin d'être dévalorisé. Beer-Hofmann n'entend pas abolir les contrastes qui opposent les deux frères, mais désire ôter aux traits d'Ésaü leur potentiel destructeur. Son jumeau permet à Jacob d'être l' élu dont Dieu a besoin, à travers une élection qui n'exclut pas la souffrance et qui est teintée des tendances sionistes et de la fierté nationale revendiquées par l'auteur.

Cabriès s'attarde d'abord à la description de Basmath et Judith, les Héthiennes superstitieuses épousées par Ésaü, lesquelles manquent d'éducation et d'hygiène. Filles de fermiers, vulgaires et insignifiantes, elles dominent leur mari et refusent de soigner leur beau-père infirme. L'élection de Jacob se voit légitimée par l'octroi d'une seconde bénédiction qu'Isaac donne en toute conscience cette fois et qui se trouve explicitement liée à la mésalliance d'Ésaü. Le roman présente également une autre modification : au départ de Jacob répond celui de son frère qui choisit de se rendre chez son oncle Ismaël, autre proscrit, présenté lui aussi comme un grand chasseur. Ismaël et Ésaü appartiennent à « la légion des individus tourmentés et taciturnes qui semblent toujours dire "non" aux hommes et "oui" au malheur » (*Saint Jacob*, LGF, 1971, p.21). Chez un auteur de confession protestante, le destin

d'Ésaü est aussi revisité à l'aune de la formule de Calvin selon laquelle « à chacun sa foi est suffisant témoin de la prédiction éternelle de Dieu » (*op. cit.*, p.44). Le roman, centré sur Jacob, tait néanmoins ce que devient la vie d'Ésaü et ne convoque le personnage que lors des retrouvailles finales où il accueille fraternellement son jumeau.

Dans la vaste amplification narrative que constituent *Les Histoires de Jacob* (1933), l'étrangeté d'Ésaü prend la forme d'une balourdise située aux confins de l'animalité et de l'humanité. T. Mann n'hésite pas à transformer certaines motivations du texte-source. Faisant référence à la réception des sacrifices offerts par Caïn et Abel, il explique qu'Ésaü ne cède son droit d'aînesse que pour se concilier les privilèges liés à la condition de cadet. Il motive d'autre part la cécité d'Isaac par l'avantage que le père entend conserver à son aîné en dépit du spectacle lamentable que celui-ci offre. Car face à Jacob le subtil, Ésaü est peint en créature extrêmement fruste, lourdaude, brutale. Dans sa prime enfance, son anormale dentition n'a-t-elle pas blessé les seins de Rébecca ? Ésaü est souvent comparé à un bouc parfaitement assorti à Séir, la montagne aux chèvres où il se retranche finalement. La captation de la bénédiction est explicitement tirée dans le sens de la « farce » par la peinture d'un personnage infatué et fanfaron, renversant sur lui le plat préparé pour son père. L'entente envisagée avec Ismaël dans la perspective des meurtres de Jacob et d'Isaac s'explique par l'appartenance des deux protagonistes à « la même race des frustrés », celles des « déplaisants » et des « exclus » (Gallimard, 1985, p.188-189). Dans ce qui est sans doute un souvenir du Talmud, Éliphas, le fils d'Ésaü et d'une des Hittites, tente finalement de venger son père en poursuivant Jacob et en lui dérobant les objets précieux remis par Rébecca. Primitif, incapable d'évolution, « passant des lamentations à une insouciance animale » (*ibid.*, p.127), Ésaü a rarement été aussi dévalué que sous la plume de Mann. Privilégiant la part grotesque présente dans le texte génésiaque, un tel traitement s'inscrit fortement dans le sillage de la tradition juive. C. Vigée aussi campe un portrait très manichéen du personnage. Marqué par le Midrash, il médite sur le « baiser d'Ésaü » qu'il assimile à une morsure de mort à laquelle le cou de Jacob, devenu « tour de marbre », reste insensible (*Délivrance du souffle*, Flammarion, 1977, p.41 et 149).

Entre défense et effacement

Dans le poème « Jakob und Esau » de G. Forestier (*Biblische Gedichte*, 1968), la voix de Jacob s'élève pour prendre la défense d'un frère mal aimé, victime d'injustices récurrentes. Elle laisse aussi entendre que celui qui a renoncé à la primogéniture – à ses droits comme à

ses devoirs – connaît la liberté, exempt qu’il est des doutes et de la décantation allant de pair avec le poids de l’élection.

Avec la disparition du motif de l’élection d’un des jumeaux, la défense se fait implicite chez J. Machado de Assis ou chez M. Tournier, et ce non sans une certaine prise de distance par rapport aux enjeux génésiaques. En dépeignant dans *Ésaü et Jacob* (1904) l’antagonisme viscéral de jumeaux homozygotes, le romancier brésilien transpose certaines séquences du récit biblique dans le Rio de Janeiro des années 1870 (l’oracle divin de Gn 25 cède par ex. la place à la consultation d’une voyante). Mais il s’en écarte à plusieurs égards : les frères, physiquement semblables, se distinguent par leurs divergences de caractère et deviennent députés de partis différents ; aucun d’eux n’est préféré à l’autre, ni ne ruse pour l’emporter en politique ou dans le domaine sentimental. Retrouvant une interprétation de la tradition juive, le roman met effectivement l’accent sur leur rivalité amoureuse : Paulo et Pedro éprouvent la même inclination à l’égard de Flora, laquelle paie de sa vie son incapacité de choisir entre deux êtres qui lui paraissent admirablement complémentaires. Tentés plusieurs fois par l’établissement d’un pacte d’amitié, les frères ennemis ne peuvent néanmoins se défaire de cette « aversion persistante dans le sang comme une nécessité virtuelle » (Métailié, 2005, p.332). A travers cette réécriture parodique du conflit d’Ésaü et Jacob, le roman (dont l’un des titres envisagés fut *Ab ovo*) illustre l’impossibilité d’échapper à son destin.

Variation sur le conflit entre Caïn et Abel, l’opposition des jumeaux que peint Tournier dans *Les Météores* (1975) est aussi explicitement rapportée à l’antagonisme des fils de Rébecca et Isaac. Paul, le sédentaire, se fait le persécuteur de Jean, le nomade qui fuit l’emprisonnement de la clôture gémellaire. Mais la transposition romanesque s’écarte à plus d’un égard des enjeux qui travaillent la Genèse. D’abord parce que Paul et Jean étant des « frères-pareils », le motif de l’élection disparaît, la référence biblique servant surtout la réflexion menée sur les mystères de la gémellité. D’autre part parce que le traitement du couple fraternel actualise aussi le mythe des Dioscures. Dans le plaisir pris à détourner le texte biblique, Tournier propose en outre de considérer les mouvements intra-utérins des deux frères non comme une lutte, mais comme une « vie douce et caressante » (Gallimard, 1975, p.249). Le personnage de Paul en veut pour preuve le cannibalisme originel des « sans-pareils » dont seuls les jumeaux seraient exempts : « tout homme a primitivement un frère jumeau [...] mais le plus fort ne tolère pas la présence d’un frère avec lequel il faut tout partager. Il l’étrangle dans le ventre de sa mère, [...] il le mange, puis il vient seul au monde » (*ibid.*, p.196).

Un choix fondamental à opérer

Loin de telles distorsions parodiques ou désacralisantes, expériences ludiques mais formes néanmoins possibles d'indifférenciation ou de relativisme, des poètes croyants, chrétien ou juif, font d'Ésaü le représentant d'un stade de conscience insuffisant.

P. Emmanuel estime que par nature « nous sommes du parti d'Ésaü » : « nous n'aimons ni Jacob, ni ses ruses, ni la mère qui les machine pour lui » (*Jacob*, Seuil, 1970, p.33). Les jumeaux figurent la lutte intime à l'œuvre dans chaque homme, Ésaü représentant la dimension matérielle à dépasser afin de s'accomplir. Pour s'ouvrir au « Dieu de lumière », Jacob doit se défaire d'Ésaü « comme on quitte une peau de bête » (*ibid.*, p.41). Car l'aîné des frères est « le fœtus de la terre / Né une fois non né pour toujours » (*ibid.*, p.43). Cette essence profondément terrestre, Vigée la relève dans les deux noms du personnage. *Esav*, qui signifie herbe en hébreu, a valeur programmatique, reflétant la destinée de qui « se flétrit le soir venu, brûlé comme le chaume, jusqu'à sa racine » (*L'Extase et l'Errance*, Paris, Grasset, 1982, p.151). Renvoyant « à la terre ocre et rouge des montagnes d'Israël », Édom aussi peut exprimer l'aspiration du personnage à s'enfouir dans la terre (*La Faille du regard*, Paris, Flammarion, 1987, p.282). Quant aux lentilles rouges de Gn 25 n'ont-elles pas également « la couleur de la terre première (*adamah*) dont fut tiré le corps animal d'Adam, avant l'insufflation de l'âme de vie spirituelle » (*Extase et Errance*, *op. cit.*, p.150) ? L'existence d'Ésaü n'est donc que « le chemin du retour à l'argile originelle où il pourra se reposer dans le sommeil de l'absence et du néant ». Car ce « marcheur vers la mort » ne se soucie pas de la vie. Il « tue et se fait tuer avec indifférence » (*Faille du regard*, *op. cit.*, p.37). Par ce relativisme « où s'annule le sens de toute vie », Ésaü incarne l'Occident (*Extase et Errance*, *op. cit.*, p.164). Le « vieux jumeau implacable » prend très précisément les traits de l'ennemi de « l'homme juif » : sous les coups d'Ésaü, « Israël a connu sa destruction en l'an 70, son exil bimillénaire dans la dispersion européenne, les persécutions sans fin, et enfin le génocide des années 1940 en terres d'antique obédience impériale romaine, germanique et chrétienne » (*ibid.*, p.152). Le texte génésiaque peut éclairer jusqu'au conflit israélo-palestinien, Amaleq étant « le petit-fils d'Ésaü en même temps que descendant direct d'Ismaël, l'ancêtre biblique des Arabes » (*ibid.*, p.159).

Mais il est loisible de résister à cette pulsion de mort que figure Ésaü. Comme Emmanuel, Vigée appelle à la lutte pour la vie, au « choix de la vraie patrie », option tant

politique que morale (*Faille du regard, op. cit.*, p.282). À chacun de dépasser la part d'Ésaü qu'il porte en lui pour faire advenir Jacob.

Corrélat

Abel, Adam, Abraham, Caïn, Isaac, Ismaël, Jacob, Joseph, Léa, Nemrod, Rachel, Rébecca, Sarah

Index thématique

aîné, Alliance, bénédiction, bouc, cadet, captation, chasse, élection, étrangère, foi, jumeau, patriarche, primogéniture, rivalité, rouge, ruse, toison.

Véronique Léonard-Roques